

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres





## CONTENTS.

---

	<i>Page.</i>
ARTICLE I.—Un Poëte Chinois du XVIII <sup>e</sup> Siècle, Yüan Tseu-ts'ai, sa Vie et ses Œuvres. By CAMILLE IMBAULT-HUART, Vice-Consul of France ... ..	1
ARTICLE II.—The Sérica of Ptolemy and its Inhabitants ( <i>with Map.</i> ) By T. W. KINGSMILL... ..	43

---

The paper entitled "The Kaaba, or Great Shrine at Mecca, as described by Chinese,—with notes on the old Arab Trade and remarks on Mahommedanism," by H. Kopsch, Esquire, which was read before the Society 24th November, 1884, may be found in the *China Review*, Vol. XIV [Year 1885], page 95.

The paper entitled "The Navigation of the Seoul River," by Capt. F. W. Schultz, which was read before the Society on the 15th December, 1884, was published in the *Shanghai Mercury* newspaper of dates 17th and 18th December, 1884.



JOURNAL  
OF THE  
CHINA BRANCH  
OF THE  
ROYAL ASIATIC SOCIETY.

---

---

ARTICLE I.

---

UN POÈTE CHINOIS DU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE.

---

YUAN TSEU-TS'AI, SA VIE ET SES ŒUVRES.

PAR

CAMILLE IMBAULT-HUART,

*Vice-Consul de France.*

---

AVANT-PROPOS.

La poésie chinoise est un champ vaste et fertile resté jusqu'ici presque inexploité. Peu de sinologues se sont occupés de cette partie difficile de la littérature chinoise, et ceux qui l'ont fait ont surtout pris pour sujet d'étude ce que j'appellerais la poésie classique, c'est-à-dire le *Che-king* ou Livre des Odes, le poëme *Li-sao* et les poésies de l'époque des T'ang. D'aucuns ont bien donné, par aventure, des traductions de chansons, romances ou morceaux populaires, mais ces fragmens et lambeaux, épars ci et là, ne peuvent permettre d'avoir une idée juste de la muse chinoise de nos jours. Jusqu'à cette heure, les savans semblent avoir regardé avec le mépris le plus profond la véritable poésie moderne.

Quiconque connaît tant soit peu l'histoire littéraire de la Chine s'explique facilement ce dédain. Du petit au grand, tout dans ce pays n'est qu'un pastiche de l'antiquité; les temps anciens constituent son âge d'or : ce qui s'est fait à l'époque de Yu le Grand, de Yaô, de Choun, de Confucius, doit se faire

encore aujourd'hui\*. Ainsi raisonne et parle tout bon et patriote Chinois ; en industrie, en mécanique, en art militaire, en diplomatie, aussi bien qu'en littérature, il faut s'appliquer à imiter scrupuleusement les anciens. A ce prix seul on peut réussir. On n'écrit bien en chinois, ai-je dit ailleurs†, que si l'on se rapproche le plus possible du style antique, et celui qui, d'expressions et d'allusions cueillies à droite et à gauche dans les Canoniques, les Classiques et les meilleurs ouvrages postérieurs, arrive à faire une sorte de mosaïque dont les raccords ne sont pas perceptibles à l'œil, celui-là fait preuve d'une vaste érudition et est réputé un maître dans l'art d'écrire. De même que les prosateurs se sont toujours plu et se plaisent encore à modeler leurs productions sur les immortels écrits de Confucius et de ses disciples, de même les poètes ont fait et font aujourd'hui encore tous leurs efforts pour imiter les vers du *Che-king* et de l'époque de T'ang.

Dans le Livre des Odes, la poésie chinoise est en quelque sorte à l'état d'embryon : la Muse y est comme étouffée. On en suit le développement progressif, encore lent, épeuré, mesuré, dans les poètes plus modernes, mais c'est sous la dynastie des T'ang qu'on la voit prendre tout-à-coup son essor et s'élever à une hauteur depuis inaccessible. Sans s'astreindre, en effet, à suivre pas à pas leurs devanciers, les chefs de l'école poétique des T'ang entrèrent plus d'une fois dans la voie de l'innovation et surent principalement donner à leurs pensées un vivant d'expression et une teinte de coloris qu'on chercherait en vain ailleurs. Ils eurent le mérite et l'honneur de fixer la poésie d'une façon définitive et d'en établir à jamais les règles. Li T'ai-pō, Tou Fou, et les satellites moins brillants qui forment leurs cortège, ont eu le même sort chez les Chinois que La Fontaine, Corneille et Molière, chez nous. Ils sont devenus classiques : leurs œuvres sont restées de véritables modèles que les "Nourrissons postérieurs des Muses chinoises" n'ont pas cessé un seul instant de lire et d'étudier. Un choix de ces

---

\* Qu'on me permette de citer en passant les paroles suivantes de Bossuet au sujet de l'Égypte ; elles s'appliquent aussi admirablement à la Chine : " Une coutume nouvelle y était un prodige : tout s'y faisait toujours de même, et l'exactitude qu'on y avait à garder les petites choses, maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses lois" (*Discours sur l'Histoire Universelle, Révolutions des Empires*, chap. III).

† *Les instructions familières du Dr. Tchou Pô-lou*, préface p. XIII.

poésies, *ad usum Delphini*, est religieusement mis entre les mains des écoliers pour leur apprendre à faire des vers, pour exercer leur mémoire et former leur goût. L'estime que la *gent lettrée* professe pour ces poètes a été traduite dans le dicton suivant :

Lisez les trois cents stances des T'ang :

Alors seulement vous pourrez faire des vers.

Sans aller jusqu'à prétendre d'une manière absolue que la poésie des T'ang a été à la moderne ce que la grecque fut, en Europe, à la latine, on pourrait cependant, pour mieux faire sentir les attaches qui lient l'une à l'autre, employer la spirituelle et pittoresque expression que Victor Hugo appliquait naguères à Virgile par rapport à Homère, et dire que la seconde est pour ainsi dire la *lune* de la première. Imiter la poésie du *Che-king* et des T'ang a été un devoir sacré pour tout poète chinois : que dis-je ? c'est encore celui des littérateurs de nos jours. Mais l'imitation n'est pas une : elle a des degrés ; si elle a été servile pour certains poètes sans imagination, sans talent, destinés à être emportés sans merci par la *vague des ans*, elle a été *libre* pour ceux qui ont mérité de passer à la postérité : ces derniers ne se sont pas attachés à la *lettre* des modèles et ont pris garde de produire un calque poétique. Ils n'ont voulu mettre dans leurs vers qu'un *pâle reflet* des œuvres de la grande époque.

On comprend dès lors comment les savans ont été fatalement attirés vers ces poésies célèbres, tant de fois vantées, tant de fois citées, et pourquoi ils les ont traduites en premier lieu : il fallait apprécier les modèles avant que de songer à aborder les imitateurs ; il était de toute nécessité de traduire *Homère* avant que de feuilleter *Virgile*. Quiconque désire se livrer à l'étude de la poésie chinoise doit en effet commencer par la lecture du *Che-king*, de Li T'ai-pō et de Ton Fou : autrement, on ne serait jamais sûr d'en comprendre les finesses et les allusions. La science sinologique peut donc avec raison remercier les savans d'avoir entrepris la tâche ardue de faire connaître en Europe ces œuvres poétiques : mais elle ne saurait manquer de s'étonner, à bon droit, qu'ils se soient arrêtés brusquement dans le chemin où ils avaient fait leurs premiers pas, et qu'ils aient pu penser que les poètes modernes ne méritaient pas d'être connus.

En effet si, chez nous, on admire les maîtres de la poésie latine du temps de César et d'Auguste, on n'en goûte pas moins les auteurs de la décadence ; de même en Chine, on vénère en classiques Ton Fou et Li T'ai-pō, on les prend comme modèles de



style et d'élégance, mais on ne se lasse pas toutefois de lire et de relire les nombreuses pièces dues aux pinceaux brillans de 蘇軾 *Sou Che* ou 蘇東坡 *Sou TOUNG-pô*, de la dynastie des Song (1036-1101), des empereurs K'ang-chi, Young-tcheng, Kien-loung, et de 袁子才 *Yuan Tseu-t'sai*, l'un des plus célèbres écrivains de la dynastie actuelle.

Frappé, il y a bientôt deux ans, du peu d'estime que les sinologues semblaient avoir à l'endroit de la poésie chinoise, j'entrepris d'étudier la Chine poétique dans les trois phases de son histoire, à son éclosion dans le *Che-king*, durant son épanouissement sous les T'ang et pendant son étiolement successif sous les dynasties suivantes\*. Après avoir parcouru, la plume à la main, les recueils classiques de Tou Fou et de Li T'ai-pô, les collections volumineuses de Sou T'oung-pô, de K'ang-chi, de Young-tcheng et de K'ien-loung, j'en vins à attaquer les essais poétiques de l'Académie de 隨園 *Souëi-yuan* (jardin de Souëi) dont le chef ou le président fut ce Yuan Tseu-ts'ai que je viens de citer. Ce livre, fort prisé en Chine, où il a sa place sur les rayons d'une bibliothèque choisie, est, je crois, inconnu des sinologues : du moins je ne sache pas que l'on ait jamais extrait et traduit quoique ce soit des huit *t'aô* ou volumes dont il se compose. Le nom même de celui qui y tient la place d'honneur passe peut-être ici pour la première fois sous les yeux du lecteur : Yuan Tseu-ts'ai est bien cité dans le petit dictionnaire biographique de Mayers, mais ce savant et regretté sinologue ne lui consacra que deux lignes d'un laconisme désespérant. Les autres ouvrages sur la Chine que j'ai été à même de consulter sont tous muets à son égard. Le hasard a fait que nul n'a encore songé à sonder la mine littéraire que Yuan et ses disciples nous ont laissée, et à en exploiter les richesses au profit de la science.

La lecture rapide que je fis d'abord du 隨園三十種 *Souëi-yuan san-che-tchoung* (tel est le titre de ce recueil), me parut attrayante, mais, l'ayant recommencée peu après avec plus de soin,

\* "A Chinese writer in his preface to a collection of poems, compares the progress of poetry in China, to the gradual growth of a tree. The celebrated *She-king* 詩經 he compares to the roots; when *Sou* and *Le* (蘇李) flourished, the buds appeared; in the time of *Kien-ngan* 建安 (cf. Mayers, *Manual*, No. 759) there were abundance of leaves, but during the dynasty Tang, many reposed under the shade of this tree and there were rich supplies of flowers and fruit," Morrison, *Grammar*, Serampore, 1815.

















Ainsi fuit l'instance qui eut certainement ruiné le négociant ambulante.

Un autre jour, Yuan fut saisi d'une affaire dont les conséquences eussent pu être fâcheuses pour lui s'il n'avait su la régler adroitement. Comme un vice-président de l'un des ministères, 尹會一 *Yn Houei-y*, récemment nommé *Chih-tai* ou *Examineur*, se rendait à Nanking pour prendre possession de son poste, deux courriers à cheval, au verbe haut et à l'air insolent, bonsculèrent son cortège et invectivèrent les gens de sa suite. Plainte fut portée devant le magistrat le plus voisin, mais les deux courriers se disant les serviteurs d'un prince du sang, le mandarin n'osa pas instruire l'affaire; Yuan, ne connaissant que son devoir, les fit arrêter incontinent et les interrogea: de leur interrogatoire il résulta qu'ils étaient porteurs d'une boîte contenant des lettres du maréchal Nien Keng au Vice-roi du Kiang-nan. Yuan ouvrit la boîte et y trouva dix lettres fort importantes et très compromettantes pour ces deux hauts fonctionnaires: il les brûla toutes, fit administrer quelques centaines de coups de bambou aux porteurs et les renvoya.

La treizième année K'ien-loung (1749), lors de la terrible famine qui ravagea le Kiang-nan, des gens de 銅井 *T'oung-kin*,\* transportant du riz à 吳門 *Vou-meu*†, vinrent se plaindre qu'on leur avait volé leur cargaison. Comme la faim avait pu pousser les voleurs à commettre une telle action, Yuan Tseu-ts'ai ne voulut pas agir avec rigueur: il fit venir le chef de la bande et l'interrogea. Il découvrit ainsi que l'on n'avait nullement volé du riz aux plaignans, mais seulement empêché ceux-ci d'en vendre: le riz fut rendu aux gens de T'oung-kin et tous furent renvoyés chez eux. Avec intelligence et talent, dit son biographe, il tranchait les affaires de ce genre 其敏而能斷類此.

Yuan Tseu-ts'ai a narré lui-même dans une de ses *Notes* comment ses connaissances littéraires lui permirent un jour de régler une question délicate soumise à son tribunal. "En 1745, dit-il, j'étais *tche-chien* à Nanking. Le 15 du cinquième mois (avril) il s'éleva un grand vent; le jour fut tout obscur. Une jeune fille de la ville, *Han* de son nom de famille, âgée de dix-huit ans, fut enlevée par le vent et transportée au village de T'oung-kin, à quatre-vingt-dix *li* de la ville. Les habitans de ce hameau lui demandèrent son nom, s'enquérèrent de sa famille

\* Village à neuf lieues de Nanking.

† Un des noms littéraires de Sou-tchéou.

et, le lendemain, la reconduisirent chez elle. Or, cette jeune fille était déjà fiancée au fils du bachelier Li du quartier de l'Est. Ce Li douta que le vent ait pu transporter quelqu'un à quatre-vingt-dix *li* de distance, et soupçonna que la jeune fille avait en quelque rendez-vous suspect. Il porta l'affaire devant le tribunal pour demander l'annulation du contrat. Sachant ce qu'il en était, je lui dis : "Jadis, un coup de vent a emporté une jeune fille à six mille *li* de distance : savez-vous cela ?" Li ne le crut pas. Je pris l'ouvrage intitulé **陵川集** *Ling-tch'ouan-tsi*, de **郝文忠** 'Hô Ouen-tchoung, de la dynastie des Yuan, et le lui montrai en disant : "Hô a été le fidèle ministre d'une dynastie : est-ce qu'il aurait voulu dire un mensonge ? La jeune fille de Vou-menn (Soutchéou), enlevée jadis par le vent, épousa un homme qui devint plus tard premier ministre. Je crains bien que votre fils n'ait pas le même bonheur que ce dernier." Li lut le passage et fut très content. Les deux familles restèrent unies comme auparavant. Le Vice-roi Yn, ayant appris cette solution, dit : "On peut dire avec raison que, pour magistrats de districts, il faut employer des lettrés\*."

Le Vice-roi de Nanking, **尹文端** Yn Ouen-touan, que Yuan a cité dans cette page, connaissait les talens du savant *tche-chien* : il avait la plus grande confiance dans son habileté et son expérience et, toutes les fois qu'il se présentait quelque affaire difficile à traiter, il avait recours à ses lumières. A plusieurs reprises, le Vice-roi signala à l'empereur le zèle, l'intelligence, l'aptitude pour l'administration et le profond savoir de son subordonné.

Aimé des ses chefs, chéri des populations†, Yuan semblait destiné à parcourir une brillante carrière : sans doute il fut parvenu aux premières dignités de l'Etat, si une grave maladie, due à un travail trop assidu et trop considérable (car il menait de front les études littéraires et les obligations de sa charge), ne l'eût contraint à demander un congé et à se confiner dans sa famille pendant quelque temps. Revenu à la santé, mais resté aigri et morose, il reçut l'ordre de se rendre dans la province du Chan-si

\* *Souei-yuan-che-houâ*, livre IV.

† Notre poète a écrit, dans ses stances **喜老** *chi-laô*, Plaisirs du vieil âge :

十載宰官身。 吏民尙懷德。

Pendant dix années je fus magistrat de district,  
Mes employés et mes administrés se rappellent encore mes vertus.





donc ma place contre ce jardin : on peut voir par là combien celui-ci devait être beau\* !

Ainsi que tous les poètes, Yuan Tseu-ts'ai aimait foncièrement la nature : il s'appliqua à embellir son jardin et à l'orner de tout ce que les beaux-arts chinois pouvaient lui offrir. Il y coulait des jours heureux, et, comme le vieillard de Virgile,

Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses  
Qu'élevaient avec soin ses mains laborieuses,  
Un jardin, un verger, docile à ses lois,  
Lui donnaient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.

C'était là son domaine, sa patrie : rarement il sortait de ce *luogo d'incanto* ; il ne se lassait jamais de le parcourir, de l'admirer et de lui ajouter encore de nouveaux ornemens : il a dit lui-même, dans une de ses poésies † :

早起灑沐後                      周流於其間  
隨吾足所宜                      陶然十二時

Lévé de bonne heure, aussitôt ma toilette finie,  
Je vais là où mes pieds me portent :  
Je fais le tour du jardin, je circule entre les pavillons,  
Et je passe ainsi joyeusement le jour.

Yuan Tseu-ts'ai avait réalisé ce rêve du vrai lettré : — “ Le fond de sa vie était un abandon complet aux lettres, sans ambition personnelle, sans autre passion que celle d'embellir et d'épurer son intelligence §. ” Il s'attacha tellement à sa retraite

\* Le *Kiang-ning-fou-tche*, Description du Département de Kiang-ning (ou Nanking) cite ce jardin au livre VIII, 名蹟 *Ming-tsi*, Ruines Célèbres : “ Au nord-est de la ville de Nanking se trouve le *Souei-yuan*, Jardin de Yuan Kien-tchai : il était très renommé ; il en reste encore des ruines. ” — On peut voir une vue du *Souei-yuan* dans l'ouvrage 鴻雪因緣圖記 *Houng-chue-yu-yunn-t'ou-ki*, Les Traces de la Grue sur la neige, Mémoires illustrés de 麟慶 *Lin-k'ing*, père de 忠厚 *Tch'oung-héou*, qui fut envoyé en ambassade en France après les massacres de Tientsin, puis en Russie (conflit russo-chinois).

† Traduit par Delille.

‡ 小倉山房詩集 *Siaô-t'sang-chan-fang-che-tse*, Recueil des poésies de la Maison . . . etc. Livre VI, pièce intitulée 隨園雜興 *Souei-yuan-tsa-ching*.

§ Silvestre de Sacy : “ Quelle est l'âme sensible aux lettres qui n'ait pas fait ce rêve d'une vie toute plongée dans l'étude et dans la lecture ? Qui ne s'est figuré avec délices, une petite retraite bien sûre, bien modeste, où l'on n'aurait plus à s'occuper que du beau et du vrai en eux-mêmes, où l'on ne verrait plus les hommes et leurs passions, les affaires et leurs ennuis l'histoire et ses terribles agitations, qu'à travers ce rayon de pure lumière que le génie des grands écrivains a répandu sur tout ce qu'il représente. Quel

poétique que rien ne put l'en arracher. Son bonheur champêtre, ainsi que les richesses accumulées au *Souei-yuan*, lui ayant attiré la jalousie de quelque personnage hant placé, peut-être celle du Vice-roi des Deux Kiang,—un de ses amis craignit pour lui et l'engagea vivement à quitter, au moins momentanément, sa pittoresque résidence: Yuan répondit à ce conseiller par une jolie lettre où il se refusa spirituellement de suivre ses avis:—“A l'origine, dit-il, lorsque j'ai acquis le *Souei-yuan*, il ne s'y trouvait que quelques chaumières: il m'eut alors été facile de le quitter, mais depuis, j'ai passé dix ans à l'améliorer, à l'embellir. Je ne puis plus l'abandonner aisément. On lit dans le *Tchoung Young*, L'Invariable Milieu:—“Le Sage, s'il est riche et noble, agit comme un homme riche et noble.” Moi aussi, je possède le *Souei-yuan* et j'agis comme celui qui le posséderait (i. e., je ne puis plus m'en détacher,)\*. Au reste, ajoutait-il, le Sage n'a ni peur ni crainte, et je reste dans mon jardin†!”

Ce parc devint en quelque sorte une Académie littéraire: Yuan y réunissait souvent des amis et des confrères pour faire des joutes de poésie et boire du vin “à l'ombre des bambous.” Toute personne appartenant de près ou de loin à la littérature y était bien reçue, tout lettré qui allait à Nanking ou qui passait près de cette ville fameuse ne manquait jamais d'aller rendre visite au “Maître du *Souei-yuan*.” Les uns venaient causer littérature et poésie avec lui: les autres lui soumettaient leurs oeuvres poétiques et demandaient des conseils‡. Un certain nombre de lettrés de talent, fixés à Nanking, s'étaient déclarés ses disciples; quelques bas-bleus, abandonnant l'aiguille pour le

plaisir de ne se sentir pas tiraillé au milieu de ces énivrantes études, par l'affaire qui vous rappelle à la maison de ne pas porter au fond de l'âme l'idée importune de l'ennui qui vous a donné rendez-vous pour ce soir ou pour demain, et ne sera, hélas! que trop exact à l'heure (*Variétés littéraires et morales*).

\* La phrase du 中庸 *Tchoung-young* est: 素富貴行乎富貴 *Sou fou-kouei-ching-'hou-jou-kouei*. Yuan Tseu-ts'ai a écrit dans le même moule: 素隨園行乎隨園 *Sou-souei-yuan-ching-'hou-souei-yuan*.

† 小倉山尺牘 *Sia6-ts'ang-chan-tch'e-tou*, Correspondance de la Colline du Grenier. (Collections des lettres de Yuan Tseu-ts'ai, Livre II, p. 15.) Ces lettres sont toutes écrites dans un style agréable et charmant: ce sont des modèles du genre épistolaire.

‡ Yuan Tseu-ts'ai a dit lui-même, au livre VII du *Che-'houd-pou-y*: 四方之士送詩求批 les lettrés des quatre points cardinaux soumettaient leurs vers à mon approbation.

pinceau, avaient été admis au cénacle\*. Plusieurs parens de Yuan y avaient leur place naturellement marquée. Sa famille était poétique : ses trois sœurs faisaient des vers† et deux de ses neveux, Ouang Lan-fou et Meï-kiun, versifiaient agréablement‡.

De temps en temps on se réunissait au Souei-yuan pour lire des vers, pour discuter sur le style et sur le goût, enfin pour goûter en commun, comme parle Pellisson dans *l'Histoire de l'Académie*, "les plaisirs de la société des esprits et de la vie raisonnable." La journée se passait en causeries, en tournois poétiques ; à la nuit tombante, une table chargée des mets les plus délicats réconciliait vainqueurs et vaincus, et, après le diner, les convives se promenaient dans le jardin éclairé à *Giorno*, à la lueur de mille lanternes multicolores. Cette réunion de littérateurs, hommes et femmes de lettres, rappelle fort, tout ensemble, et les commencemens de notre Académie Française, et le *Collegium poetarum* cité par Valère Maxime, qui était en existence à Rome vers l'époque de Sylla et dans lequel les poètes du temps se lisaient leurs vers et en faisaient mutuellement l'examen critique§. Comme le silencieux Conrart||. Yuan Tseu-ts'ai prêtait sa maison à ces assemblées pacifiques mais était loin d'observer la même prudence, car, président de fait et de droit, il prenait part active à toutes les discussions littéraires, passait sentence sur tel ou tel point en litige et discourait agréablement sur la littérature en général et la poésie en particulier.

\* Leurs œuvres, sans doute retouchées par le Maître, font partie de la collection *Souei-yuan-san-che-tchoung*.

† Yuan Tseu-ts'ai a maintes fois parlé de ses sœurs dans ses vers, ses lettres et ses notes : 能詩, elles pouvaient versifier, a-t-il dit souvent (Voir entr'autres, *Che-houé*, livre X).

‡ Dans le *Souei-yuan-che-houé*, Yuan Tseu-ts'ai a laissé quelques lignes sur 汪蘭圖 Ouang Lan-fou, surnommé 庭萱 *T'ing-y* : il a même cité plusieurs vers dus à son pinceau. (Livre X) "Mais, dit-il, la pauvreté l'empêcha de donner la mesure de son talent 爲貧所累未盡其才." —Le second, 陸建 Lou-tien, surnommé 涓君 *Mei-kiun*, est auteur d'un grand nombre de poésies qui ont été réunies sous le titre de 涓君詩集 *Mei-kiun-che-tsi*. Recueil des poésies de Mei-kiun, et admises dans le *Souei-yuan-san-che-tchoung*. On lit en tête la biographie de l'auteur écrite par Yuan Tseu-ts'ai lui-même.

§ *Facta et Dicta Memorabilia*, III, VII, 2.

|| Valentin Conrart (1603-1675) réunissait chez lui une société de gens de lettres ; ce fut l'origine de l'Académie Française. On sait le vers sarcastique et peut-être trop mordant de Boileau :

. . . . Imitant de Conrart le silence prudent.





## IV.

“Yuan Tseu-ts'ai, nous dit son biographe chinois, était grand de sa personne ; il n'avait qu'un seul défaut, il n'agissait qu'à sa guise et n'observait aucune règle. Toute sa vie, il mit en pratique les cinq vertus cardinales, les cinq relations sociales et les devoirs à l'égard des parens : il traita toujours avec la plus grande piété filiale sa mère qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans\*. Il se montra toujours bon pour ses sœurs dont trois pouvaient aussi faire des vers. Lorsque sa sœur aînée devint veuve, il la fit venir auprès de lui et la garda jusqu'à sa mort qui eut lieu à l'âge de quatre-vingt-dix ans†.

“Il pratiqua constamment les devoirs de l'amitié : un de ses amis peu fortuné, qui lui avait emprunté cinq mille taels, étant venu à mourir, Yuan lui fit faire des funérailles et brûla la reconnaissance de la dette ; il fit plus encore : il prit sous sa protection le fils de son ami resté orphelin. Pendant trente années, il alla régulièrement faire les sacrifices usuels sur la tombe d'un autre de ses amis.”

Yuan Tseu-ts'ai n'avait pas qu'un seul défaut, comme le dit si charitablement son biographe : il en avait plusieurs, et même de grands. “Constamment, il était amoureux des femmes et du vin.” Il tournait un peu au genre anacréontique. Décrivant son jardin en vers élégans et gracieux, il a dit au sujet de ses kiosques et de ses pavillons :—

各放硯一具                      各安筆數枝

Dans chacun j'ai placé un encrier,  
Dans chacun j'ai déposé quelques pinceaux . . . †

Il eut pu ajouter avec raison, qu'à côté de ces engins littéraires se trouvaient invariablement disposés plusieurs tasses et un vase à vin. Au reste, il semble que souvent les grands poètes ont aimé chercher des inspirations au fond de la “dive bouteille.” Ennius avait fort affectionné le vin ; Cratinus avait prétendu que

\* Il a dit lui-même :

養母三十年                      晨昏常侍側

Pendant trente ans j'ai entouré de soins ma mère :  
Matin et soir, j'étais toujours à ses côtés, attendant ses ordres.

† 老姊相依住

Ma vieille sœur aînée habite avec moi.

‡ 隨園雜興. Sur le jardin de Souei, *Recueil*, livre VI.



kiéon vinrent à Nanking pour acheter ce recueil\* . . . Quand Aô Foung-an, comte de Siang-kin, trouva la mort dans le Tibet, Yuân fit son éloge funèbre et termina par ces paroles :—

男兒欲報君恩重  
死到沙場是善終

“Celui-là a eu une belle mort, qui, pour reconnaître les bienfaits dont son souverain l'avait gratifié, est allé périr sur un champ de bataille !”

Le père d'Aô Foung-an, Fou Heng, qui lut cet éloge, le vanta beaucoup et dit : “Je ne sais qui est ce Yuan, mais comme il a du talent pour avoir fait une telle pièce !”

La quintessence de l'admiration des lettrés chinois pour l'œuvre de Yuan Tseu-ts'ai se trouve pour ainsi dire renfermée dans les lignes suivantes de son biographe : “De tous ceux qui, depuis plus d'un siècle, ont pris plaisir à parcourir les montagnes et les forêts, et ont joui d'une renommée dans les Belles-lettres, nul n'a jamais atteint à sa hauteur †.”

Malgré qu'on l'eut, en quelque façon, élevé sur un piédestal de son vivant même, Yuan Tseu-ts'ai n'en était point devenu orgueilleux, ni infatué de lui-même ‡. Il avait peu de confiance

\* On raconte la même chose des poésies de Po Kiu-y, ou Po Lo-t'iènn des T'ang :—“Les étrangers qui venaient alors faire leur commerce à la Chine n'étaient pas moins empressés que les nationaux à en faire l'acquisition ; ils les échangeaient, avec une satisfaction peu commune, contre les plus précieuses de leur marchandises. On assure en particulier que ceux d'un royaume qui portait en ce temps-là le nom de *Ki-lin-koué* au delà des frontières de méridionales du Yun-nan, après s'être chargés des plus belles étoffes de soie et des meilleurs thés du Royaume du milieu, croyaient cependant s'en retourner presque à vuide, quand ils n'emportaient pas avec eux, dans leur patrie, quelques lambeaux des ouvrages de Po Kiu-y (*Mémoires concernant les Chinois*, Portrait de Po Kiu-y, par le P. Amiot, Tome V, pp 426-427.)

† 百餘年來極山林之樂享文章之名蓋未有及先生者也 *Biographies des Hommes célèbres.*

‡ On voulut lui faire dire un jour qu'il était le premier poète de son temps ; il s'y refusa spirituellement : “Quelqu'un m'ayant demandé qui, sous la dynastie actuelle, occupait la première place en poésie, je détournai la question et demandai à mon tour quelle est celle des trois cents pièces du Che-king qu'on peut considérer comme la première : cet homme ne put me répondre. Je le savais bien ; je dis alors : Les poésies sont comme les fleurs qui naissent naturellement : au printemps, c'est l'*épidendrum* ; à l'automne, c'est la *Chrysanthème*. Chacune a son temps marqué pour briller. On ne saurait admettre qu'on estime les unes et méprise les autres. La poésie qui est euphonique, qui est fait suivant les règles, qui peut émouvoir le cœur et plaire aux yeux, peut être appelée de la belle poésie. Il est impossible de dire quelle est la première ni quelle est la seconde. Li



學如不及猶恐失之. Etudiez toujours comme si vous n'étiez pas arrivé (à la science); Craignez de plus de perdre ce que vous savez\*. “Etudiez, disait-il, et vous saurez que vous ne savez pas assez: il est évident que ceux qui croient assez savoir sont des gens qui n'étudient pas. Il n'est pas étonnant alors qu'ils se croient supérieurs aux autres†.” Il avait pour les Belles-lettres un amour solide, et j'ajouterai, désintéressé: s'instruire était son but. Il travaillait pour la gloire et n'admettait pas qu'un sordide gain pût être l'objet d'un écrivain. Souvent il s'élevait contre la tendance de ses contemporains à se faire un marche-pied de la littérature pour parvenir aux honneurs et à la fortune: de nos jours, s'écriait-il‡, on ne prend de leçon d'un maître que dans le dessein unique de réussir aux examens 爲科第起見§; puis, quand on a réussi, on est comme le pêcheur qui oublie le filet après avoir pris le poisson 科第既得而得魚忘筌||.”

Le meilleur conseil qu'il croyait pouvoir donner à ceux qui veulent faire des vers était d'étudier les anciens: “il n'y a personne, disait-il, qui puisse faire des vers sans avoir étudié les anciens¶” et il recommandait la lecture assidue et intelligente des œuvres de quatre grands poètes: Li T'aï-pô, Tou Fou, Han Yu, de la pléiade des T'ang, et de Sou Toung-pô, de la dynastie des Song\*\*: il les citait à tout propos comme des modèles. Cependant, il ne voulait pas qu'on se bornât à les imiter servilement: il désirait qu'on eût en soi, comme parle Montaigne, une “condition aucurement singeresse et imitatrice,” une condition intelligente et judicieuse: “Ceux qui ont étudié avec succès doivent être comme les pêcheurs qui après avoir pris le poisson, oublient le filet dont ils se sont servis††” c'est-à-dire qu'une fois qu'on

\* Loun-yu. Morceaux de Controverse, chap. VIII, §17. Edition Zottoli, *Caput quantum, Pars posterior*, §17, p. 267.

† Souei-yuan-che-houa, livre I.

‡ Che-houa-pou-y, livre VIII.

§ C'est malheureusement ce qui a lieu à l'heure actuelle: l'auri sacra fames est l'unique propulseur des jeunes lettrés, aussi les vrais savans deviennent-ils de plus en plus rares.

|| Allusion à un passage du 南華經 · Nan-houa-king de Tchouang-tseu: livre VII. Voir mes *Instructions Familiales*, p. 73.

¶ Souei-yuan-che-houa, livre II.

\*\* Souei-yuan-che-houa, livre VII.

†† Souei-yuan-che-houa, livre II. Cette comparaison est familière à notre poète.

s'est nourri des anciens, il faut les écarter de soi, et n'employer leurs expressions que pour émettre de nouvelles idées, sans s'astreindre à les calquer pas à pas\*.

## V.

En général, les poètes chinois semblent, comme notre bon La Fontaine, "avoir peur des longs ouvrages": A quelques exceptions près, leurs œuvres sont de peu d'étendue. Les grands sujets et les morceaux de longue haleine ne sont pas du tout leur fait: ils paraissent s'en écarter avec une sorte de crainte mêlée de respect. Yuan Tsen-t'sai n'a donc produit que des petites pièces, des miniatures poétiques: mais toutes sont finement ciselées et valent certes mieux que bien des longs poèmes. Doué d'une âme tendre et d'une imagination émue, mais aussi d'un scepticisme endiablé, il a su mettre dans ses vers de jolis traits de sentiment, de gracieuses images, une vivacité et une vérité de description qui charment et qui enchantent. Son vers facile convoie de très près la prose: pas de recherche, pas d'affectation, il semble parler en vers. Le sujet n'y est pas celé sous un amas de fleurs et d'épines: on dirait que le précepte de Pascal: "Il faut se renfermer le plus possible dans le simple naturel" a toujours été la devise de notre poète: il n'a nullement la démangeaison de briller, il ne se charge pas de détails inutiles, ni de tournures lourdes et obscures: sans doute il fait souvent appel aux *tien-kou*, aux allusions littéraires et historiques, aux figures des anciens temps: ce n'est pas toutefois, comme la plupart des poètes de nos jours, pour faire parade d'une vaine érudition: il s'assimile ces expressions anciennes, les fait entrer dans ses vers sans nulle violence, et

*Tâche de rendre sien cet air d'antiquité†.*

---

\* André de Chénier, ardent disciple des anciens, a dit dans une pièce dont je ne puis malheureusement citer que des fragmens:—

Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,  
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,  
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien . . . .  
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,  
Mais qui revêt, chez moi, souvent entrelacée,  
Mes images, mon tour, jeune et frais ornement;  
Tantôt je ne retiens que les mots seulement:  
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre  
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.

† La Fontaine, *le Culte des Anciens*, à Mgr. l'Evêque de Soissons.

Sans faire un inventaire minutieux des éléments et ornements poétiques auxquels notre poète a eu recours dans ses vers, je crois cependant utile et intéressant d'en signaler ici les principaux : les sources les plus fécondes ont été pour lui l'histoire, la légende, la mythologie, la théologie, la géographie et l'astronomie.

Chez les Chinois, l'histoire ancienne et la légende ont été deux sœurs jumelles : la seconde est presque inséparable de la première. Yuan Tseu-ts'ai a donc puisé dans l'une comme dans l'autre : dans ses vers, l'historique Yu, le Grand Yu, de la dynastie des Chia, marche à côté du légendaire Fou-chi, le fondateur de la monarchie. Souvent les faits historiques ne sont indiqués que par un mot, par une expression : c'est à la sagacité, ou plutôt à l'érudition du lecteur, à comprendre l'allusion, à la développer et à en découvrir toutes les finesses. Tout le corps des Annales a été mis à contribution par le poète : mais il semble toutefois que celui-ci ait eu une prédilection marquée pour le *Che-ki*, ou *Mémoires historiques* de l'historien Sseu-ma Ts'ien. Le style concis à la Tacite de cet ouvrage, les pensées hautes ou nobles qui y sont semées, un air tout ensemble simple et grand qu'on y voit à chaque page devaient attirer un esprit comme celui de Yuan. Il faut avoir lu, étudié le *Che-ki* et ses commentaires pour bien saisir le sens de la plupart des poésies de notre auteur. Je ne citerai que quelques vers pour montrer l'emploi de ces ornemens poétiques : ils sont extraits de la pièce intitulée 秦始皇陵 Mausolé de Ts'in Che-houang\*, morceau excessivement difficile qui est une sorte de résumé des principaux événemens du règne de cet empereur et que l'on ne peut entendre sans l'intelligence des *Mémoires historiques*† :

祖龍邯鄲兒	長城一帶中華蓋
奇貨居大賈	金人閃爍青銅光
鷹目而豺聲	高登秦岱山
橫絕萬萬古	大呼海船來
既滅周家八百年	童男童女三千人
更掃三皇五帝如灰土	尋花採藥金銀臺

\* *Recueil des Poésies*, livre VIII.

† Il est écrit dans le style élevé appelé 古風 *kou-foung*, en vers inégaux de cinq, sept et neuf pieds : ce style exige des expressions pompeuses, de profondes pensées, une recherche excessive et, par suite, il est hérissé de mille difficultés.









il aimât mieux les saluer que se prosterner devant Fô; il se plaisait à citer ces vers d'un de ses collègues en poésie :

迷僧我必揖                    拜佛佛無知  
見佛我不拜                    揖僧僧現在

Lorsque je rencontre un bonze, je ne manque pas de le saluer ;  
(Mais) quand je vois une statue du bouddha je ne me prosterne pas :

Si on se prosterne devant Fô, celui-ci n'en sait rien ;  
Si on salue un bonze, celui-ci est là (pour vous répondre)\*.

Lorsque Yuan alla au *T'ien-t'ai-chan*, les bonzes de tous les temples sonnèrent les cloches et frappèrent du tambour, et invitèrent le poète à "se prosterner devant Fô, à rendre ses devoirs au Bouddha" (禮佛), "mais, dit Yuan, je ne m'en souciais nullement 余不奈煩."

Notre poète est généralement sobre de détails géographiques : ignorant, comme tout bon chinois, des pays étrangers et des choses du dehors, il ne pouvait parler que de l'empire chinois ; le champ, il est vrai, est vaste, et les lieux célèbres dont les noms eussent pu charger ses vers sont en grand nombre. Yuan a su faire un usage judicieux de ces ornemens poétiques et n'a pas mérité les reproches spirituels que Boileau adressa naguère à certains versificateurs de son temps :—

Irai-je dans une ode, en style de Malherbe,  
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe . . . †

Non certes : chez lui, la géographie n'est pas un *vain placage*, et, comme dans Horace, elle a sa raison dans la nature des idées qui l'amènent, des sentimens qui s'y mêlent : souvent c'est l'expression d'un souvenir personnel et vif des lieux, de l'attachement qu'il a conservé pour sa province et sa ville natale. Ainsi il a dit :—

前年人去瀟陽道  
今日為啼白門曉  
同是天涯飄泊身

Il y a un an j'ai passé par la route de Yu-yang † ;  
Aujourd'hui (j'entends) le corbeau croasser dès le matin à Pô-meun §,

\* *Souei-yuan-che-houa*, livre XIV.

† Boileau, Satire IX.

‡ Nom de chef-lieu d'arrondissement de Ki-tchéou, province du Tche-li, sous les Ts'in et les Han, et resté le nom littéraire et poétique de cette ville.

§ Un des noms littéraires de Nanking ; *Yu-yang*, ville du nord, fait opposition avec *pô-meun*, ville du sud.

Les hommes sont comme les hirondelles, il sont toujours errants  
ça et là\*.

Et ailleurs :

飛鳥猶知戀故都  
我來心欲別西湖

L'oiseau qui s'envole semble avoir de l'affection pour son ancien  
nid :

Aussi viens-je dans le dessein de voir le Si-'hou avant mon  
départ.

L'astronomie a peu de place dans les vers de Yuan Tseu-ts'ai :  
sans doute les noms de la lune, des constellations du Berger et  
de la Fileuse † et de quelques étoiles connues, apparaissent ci  
et là, mais il semble que cette science n'était pas familière au  
poète. Elle revêt chez lui un caractère un peu astrologique :  
les saisons, les fêtes de l'année, les phénomènes, voilà les rares  
éléments auxquels Yuan a recours.

La dernière classe d'ornements poétiques, la plus attrayante et  
la plus habituelle c'est celle des traits descriptifs, parsemés à tout  
instant : Yuan ne cesse jamais de peindre et ses coups de  
pinceau sont toujours brillants, vifs et précis ; j'oserai appliquer à  
la manière descriptive du poète, ce que mon savant et regretté  
maître, M. Patin, disait si excellemment de celle d'Horace :  
" Jamais il ne décrit pour décrire ; il n'est jamais long, il s'en  
fait de tout, minutieux dans ses descriptions . . . Le plus  
souvent une épithète caractéristique, d'autres fois un petit nombre  
de circonstances, choisies parmi les plus frappantes, rangées dans  
l'ordre qui les découvre à une observation rapide, groupées de  
telle sorte qu'elles révèlent l'idée de l'ensemble, et que le tableau,  
ébauché par le poète, s'achève dans l'esprit du lecteur, voilà la  
vraie, la grande description d'Horace. Cette description est  
toute passionnée, animée par un sentiment vif des scènes qu'elle  
reproduit, par l'amour de quelques lieux préférés, par le goût de  
la nature champêtre et de la vie rustique§."

\* Fragment du 新燕篇, livre II.

† Le Si-'hou est un lac célèbre qui baigne les murs de Hang-tchéou où  
comme on le sait, Yuan Tseu-ts'ai avait vu le jour (留別杭州故人.)

‡ Sur la légende du Berger et de la Fileuse voir *Journal Asiatique de  
Paris, Miscellanées chinoises.*

§ Coup d'œil général sur Horace et ses œuvres.

Je ne citerai que deux ou trois passages au hasard :

聞我書聲息	今年苦風雨
四面老農來	瓦苗猶未栽
壯者負犁鋤	闢公讀書聲
衰者穿麻鞋	毋乃舉茂才
孀者戴蓬萊	愛其性真誠
勞者攜薪柴	發言如嬰孩
邀我大樹下	各贈一杯酒
懷抱一齊開	縱橫臥莓苔

Apprenant que l'on ne m'entendait plus lire à haute voix,  
De toutes parts arrivent les vieux laboureurs ;  
Les hommes faits portent le râteau et le soc de charrue sur  
l'épaule ;

Les vieillards ont mis des souliers de chanvre ;  
Les enfants sont coiffés de larges chapeaux de paille coniques\*,  
Les travailleurs portent des fagots appendus à de longs bambous :  
Tous m'invitent à me rendre sous les grands arbres,  
Pour que nous ouvrons là mutuellement nos cœurs :  
" Cette année, (disent-ils), on a souffert du vent et de la pluie :  
" Les bonnes pousses n'ont pas encore été plantées.  
" En vous entendant lire à haute voix,  
" Nous sommes sûrs que vous arriverez à être bachelier†."  
J'aime leur nature véritablement sincère,  
Et les paroles qu'ils disent comme de petits enfants ;  
À chacun je fais don d'une tasse de vin ;  
Tous alors en long et en large, s'étendent sur la mousse‡.

朝來何所戲	剪紙作衣裳
持筆塗丹青	雖不中矩度
暮來何所爲	亦頗具偏旁

Quand venait le matin, avec quoi jouait-elle ? §  
Elle prenait un pinceau et barbouillait des couleurs (sur du papier) ;  
Lorsqu'arrivait le soir, que faisait-elle ?  
Elle découpait du papier avec des ciseaux pour faire des vêtements :  
Bien que ceux-ci ne fussent pas faits selon les règles,  
Ils avaient néanmoins beaucoup de tournure.

\* 蓬萊 *Poung-lei*, chapeau de paille de forme conique.

† 茂才 ou 秀才, bachelier.

‡ 隨園雜興, *Recueil*, livre VI.

§ Extrait de la pièce 哭阿瓦, *Élégie sur la mort de sa fille A-léang* qu'il perdit à l'âge de cinq ans (livre XX.)



**隨園詩話** *Souei-yuan-che-'houa*, paroles de *Souei-yuan* sur la poésie. Ce sont les jugements, opinions, critiques de Yuan Tseu-ts'ai sur la poésie en général, les œuvres poétiques et mille autres sujets variés (16 livres); beaucoup de notes écrites sur sa propre vie y ont été rangées.

**隨園補遺** *Souei-yuan-pou-y*, Supplément aux paroles sur la poésie; suite du recueil précédent (10 livres).

**隨園隨筆** *Souei-yuan-souei-pi*, Morceaux écrits ou courant du pinceau : essais sur les Canoniques, les historiens, l'administration; les examens, les Rituels, la poésie, la chiromancie, etc. (28 livres).

**隨園食單** *Souei-yuan-che-tan*, Menus de *Souei-yuan*. C'est un vrai manuel de cuisine où sont données les meilleures recettes pour préparer les principaux plats chinois. Yuan Tseu-ts'ai nous a divulgué ainsi les secrets des mets fins et délicats qu'il offrait aux palais exercés et compétents des membres de l'Académie de *Souei-yuan*. A en juger par ce petit livre, Yuan Tseu-ts'ai n'était pas seulement un littérateur distingué mais encore un gourmet de première classe.

Telles sont les principales œuvres de Yuan Tseu-ts'ai\*. Parmi celles de ses disciples, dont il sera parlé plus longuement ailleurs, je citerai une collection de contes, petites nouvelles, faits divers et fantastiques, intitulée **子不語** *Tseu-pou-yu*, c'est-à-dire "choses dont Confucius n'a pas parlé." Dans ces morceaux, composés par les membres de l'Académie de *Souei-yuan* entre deux joutes de poésies ou deux discussions littéraires, on reconnaît souvent les idées et le style de Yuan Tseu-ts'ai lui-même.

\* Le **江寧府志** *Kiang-ning-fou-tche*, Description de la préfecture de *Kiang-ning* ou *Nanking*, cite, au livre LIV, parmi les œuvres littéraires des gens originaires de l'ancienne capitale du sud, ou y ayant résidé, un ouvrage intitulé **江寧縣新志** *Kiang-ning-chien-sin-tche*, nouvelle description des districts de *Kiang-ning* (*Nan-king*) et attribué à Yuan Tseu-ts'ai.—La même Description donne au livre XLII (chap. IX des hommes célèbres), en une page, une biographie de notre poète : c'est le résumé de l'article que lui a consacré Li Yuan-tou dans son Encyclopédie biographique. Le compilateur du *Kiang-ning-fou-tche* ne donne pas toutefois la vraie raison du retour de Yuan du *Chan-si* : il se borne à dire "qu'il revint à cause de la mort de son père, et s'établit à *Nan-king* où il fit un jardin."—Dans la liste chronologique de tous les fonctionnaires qui ont passé par la préfecture et y ont exercé des charges, (**職官表** livre XXII), je lis les lignes suivantes : "Originaire de *Ts'ien-t'ang* du *Tche-kiang*-docteur, il entra au *Han-lin-yuan* et devint *Chou-ki-che* en passant par l'examen *Houng-pé*," c'est une erreur puisque, ainsi qu'on l'a vu plus haut, il ne réussit pas à ce concours.





Le temps est beau et l'on peut se réchauffer au soleil (1);  
 Mes serviteurs ont vieilli et sont devenus des vénérables à  
 cheveux blancs;  
 Mille pruniers (2) en fleurs m'accueillent par leurs sourires:  
 Sous les trois derniers empereurs (3), qui peut m'être comparé en  
 littérature!  
 Mes amis n'admirent pas (aujourd'hui) mon visage flétri par la  
 vieillesse;  
 Hier, en effet, j'ai bu du *Tou-sou* (4) et j'ai les joues encore rosées.

## Notes.

(1) Litt., on peut endosser la tunique de coton jaune; allusion à un fait rapporté par l'ouvrage intitulé 玉露 *Yu-lou*, Rosée de Jade: "何斯舉 *Hé-sse-kiu* dit: pendant plusieurs décades du premier mois, la pluie et la neige n'avaient cessé de tomber: tout-à-coup le ciel s'éclaircit et il fit beau, le vieillard et la vieille femme s'adressèrent de mutuelles félicitations en disant: "黃綿襖子出矣 la tunique de coton jaune vient d'apparaître." "Hé Sse-kiu fit à ce sujet le vers suivant:

## 日暖如著黃綿襖

on sent la chaleur du soleil comme si l'on avait mis la tunique de coton jaune (i. e. il fait chaud). (Cité par l'Encyclopédie 淵鑑類函 *Yuan-kien-lei-han* livre II, p. 17). La première source de cette expression serait une phrase du 幼學古事 *Yéou-chiè-kou che*, livre V: "Un hiver, un certain mendiant n'avait pas de vêtements: il se plaça sous les rayons du soleil et s'écria: "Voilà, j'ai maintenant une tunique de coton jaune!"

(2) Le 梅 *mei* est le 臘梅 *la-mei* (quelquefois le poète n'écrit que 臘 *la* tout court), *Chimonanthus fragrans*, prunier du XII<sup>e</sup> mois, car en Chine, ses fleurs apparaissent toujours en hiver (*Botanicon Sinicum* by E. Bretschneider, *Journ. of the N.-C. Bran. As. Soc.* p. 64).

(3) Yuan Tseu-ts'ai vit les règnes de K'ang-chi, Young-tcheng et K'ien-loung.

(4) 罽毘 *T'ou-sou*: "C'est, dit l'Encyclopédie *Yuan-kien-lei-han*, livre XVII, p. 6, le nom des habitations rustiques en paille que les ermites taoïstes se construisaient dans la solitude. Il y avait une fois un homme qui habitait une de ces demeures, et qui, chaque année, dans la nuit du dernier jour de l'année (除夜) donnait à ses voisins une espèce de drogue qu'il leur enjoignait de jeter dans un puits. Au jour de l'an, on puisait de l'eau dans ce puits et on en mettait dans un vase avec du vin, puis tous buvaient ce breuvage. Ainsi on évitait la peste et les maladies. De nos jours on a trouvé cette prescription mais on ignore les noms et prénoms de cet individu, le nom seul de *t'ou-sou* est resté à ce breuvage."

III. 楊花 *Fleurs du saule.*

楊花與雪花  
 一樣無心緒

不管是何家  
 隨風但吹去

Les fleurs de saule sont semblables aux flocons de neige :  
Comme eux elles n'ont point d'intention arrêtée ;  
Elles ne se soucient pas de savoir où elles se reposeront :  
Elles suivent seulement le vent qui les entraîne.

*Note.*

Comparez la pièce suivante du poète français Arnault :

De ta tige détachée  
Pauvre feuille desséchée,  
Où vas-tu ?—je n'en sais rien :  
L'orage a brisé le chêne  
Qui seul était mon soutien,  
De son inconstante haleine,  
Le Zéphyr ou l'Aquilon  
Depuis ce jour me promène  
De la montagne au vallon,  
Je vais où le vent me mène,  
Sans me plaindre ou m'effrayer,  
Je vais où va toute chose,  
Où va la feuille de rose  
Et la feuille de laurier.

IV. 枯葉 *La feuille sèche.*

草木在人間      枯葉戀高枝  
去來有時節      自覺無顏色

Les plantes et les arbres qui sont en ce monde,  
Ont un temps marqué pour vivre et pour mourir  
La feuille sèche jette un regard de regret vers la haute branche (1).  
Elle sent elle-même qu'elle n'a plus sa couleur (primitive) (2).

*Notes.*

(1) D'où elle est tombée.

(2) Elle est tout ensemble honteuse et pleine de regrets d'être desséchée et jaunie.

V. 落葉 *La chute des feuilles.*

落葉如人老      都從霜下落  
僕僕戀夕曛      也有後先分

Les feuilles qui tombent rappellent la vieillesse de l'homme :  
Avec regret elles jettent un regard d'amour vers le soleil couchant ;  
Toutes sans exception doivent leur chute au givre,  
Mais cependant on peut distinguer l'ordre dans lequel elles  
périssent (1).

## Note.

(1) Je suis obligé de paraphraser un peu le dernier vers pour en rendre le sens.—L'idée philosophique indiquée par les deux derniers vers est que tous les hommes doivent mourir mais qu'ils ne meurent pas tous au même âge.

VI. 丙辰元旦 *Le matin du jour de l'an Ping-tch'en (mardi 9 février 1796.)*

## I.

八十又添一	賀客難投刺
新君正紀元	梅花代管門
恩逢千叟宴	老妻梳白髮
身歷四朝尊	手自弄粉盃

## II.

六十年前事	冉冉浮雲過
回頭似在旁	重重春夢長
一轡行萬里	滄桑何處問
三策試明光	只問滿頭霜

## I.

A quatre vingts (ans) vient de s'ajouter encore un (1):  
C'est juste la première année du nouveau prince.  
J'ai joui du bienfait d'assister au banquet des vieillards (2),  
Et j'ai eu l'honneur de traverser moi-même les règnes de quatre princes (3).

Quel visiteur, venu pour me féliciter, a jeté cette carte ? (4)  
A ma place les fleurs du prunier (5) gardent ma porte :  
Ma vieille épouse peigne ses cheveux blancs,  
Et de ses mains prépare le bassin d'huile de lin (6).

## II.

Les événements de ces soixante dernières années,  
Semblent être à mes côtés quand je tourne la tête.  
La cravache à la main j'ai parcouru dix mille li :  
Trois fois j'ai passé l'examen du Palais (7).  
Tous ces souvenirs s'en vont lentement comme des images,  
Peu à peu ce rêve agréable (8) s'allonge encore :  
En quel lieu m'informerai-je des choses d'antan ? (9)  
Je ne puis m'adresser qu'au givre qui couronne ma tête.

## Notes.

(1) Le poète venait d'avoir 81 ans. "C'était la première année du règne du Kia-king (note chinoise)."

(2) Litt., le banquet des mille vieillards. Ce fut, jusqu'au règne de Kia-king, une ancienne coutume à la Cour de Chine de donner un festin, chaque année, à tous les vieillards de l'empire. Le même jour l'empereur leur distribuait des étoffes de soie et de satin (Encyclopédie Yuan-kien-lei-han, livre CLXI, où l'on trouve un bon résumé historique de cet usage). Cette coutume remonte à une haute antiquité : il en est déjà fait mention dans le 禮記 Li-ki (trad. Zottoli, p. 739) : 食三老五更於大學 Conviviari tribus senibus et quinque expertis in majore gymnasio." A cette heure elle est désuétée.

(3) i.e. K'ang-hi, Young-tcheng, Ki'en-loung, Kia-king.

(4) Litt., 投刺 a jeté cette épine. L'explication de cette expression est donnée par le 幼學須知 Yéou-chiè-siu-tche, en note : "Les anciens n'avaient pas de papier ; ils écrivaient leurs noms avec une épine, sur une tablette de bambou." 刺 ts'eu épine, est donc devenu "carte de visite écrite avec une épine" et 投刺 est resté avec le sens de "remettre une carte de visite" 具名帖, (Yéou-chio . . . 人事). Je lis dans le 梁書 Liang-chou, 諸葛璠傳 Biographie de Tchou-kô Kiu : "Un certain 江祀 Kiang Sseu recommanda Kiu à l'empereur Ming-ti en disant : Kiu est pauvre, observe le tao, etc. . . . il n'a jamais remis de carte de visite aux Ministres d'Etat 采書投刺邦宰 (i.e., il ne cherche pas à arriver en flattant les grands).

(5) Le *Lá-mei* ou *Chimonanthus fragrans*.

(6) J'ai trouvé deux explications à cette expression 粉盞 Sin-p'eun, bassin d'huile de lin. D'après le 歲時雜記 Souei-che-té-ki, Mélanges divers sur les saisons et fêtes de l'année, le soir du dernier jour de l'année on fabrique des chandelles de graines de chanvre (糞子), que l'on plante ensuite dans le résidu épais obtenu après la fabrication du Hou-ma-yéou ou huile de lin. On allume ces chandelles le matin du jour de l'An.—D'après le 月令通考 Yue-ling-t'oung-k'ao, Examen général des fêtes et coutumes de l'année, ce serait le nom du bassin dans lequel, le dernier jour de l'année, on brûle, à l'aide de fagots de sapin, les images fanées des dieux lares (on sait qu'au jour de l'an il est d'usage d'en coller de neuves sur les murs) 除日送舊神焚松柴謂之粉盞. Cf. Dictionnaire de K'ang-hi, *sub voce*.

(7) L'examen présidé par l'empereur, qui a lieu dans la salle du Palais appelée 光明殿 Kouang-ming-tien. (Cf. Mayers, *Chinese Government*). Le poète a écrit ici 明光 Ming-kouang pour la rime.

(8) Litt. 春夢 Tch'oung-moung, rêves du printemps. "Le poète Sou Toung-pé, des Song, devenu vieux, passait un jour, portant un 大瓢 Tà-piaô ou portion de bambou fichée dans un bâton et formant une sorte de grande cuillère, dans les environs de 昌化 Tch'ang-houé (Yun-nan), en chantant dans les champs. Une femme de 70 ans, qui apportait aux travailleurs leur pitance (饋餉) dit : "Seigneur, les richesses et les honneurs d'antan ont été comme un rêve printanier ! 昔日富貴一場春夢." Le poète l'approuva 然之. Les gens du village appelèrent cette femme 春夢婆 la vieille des rêves printaniers. (Le 侯鍾經 cité par le thesaurus *P'ei-ouen-yun-fou*, livre LX, p. 8).

Sou T'oung-pô a dit lui-même quelque part :

人似秋鴻來有信  
事如春夢了無痕

Les hommes ressemblent aux grues d'automne dont la venue est toujours annoncée :

Les événements sont comme les rêves du printemps, qui s'évanouissent sans laisser de traces.

(9) *Choses d'antan*, litt., 滄桑 *T'sang-sang*, le mer et les mûriers, cataclysmes de la nature. D'après le 神仙傳 *Chen-sien-tchouan*, Biographies des Génies, la fée 麻姑 *Má-kou* dit à son frère 王方平 *Ouang-fang-p'ing* : " Depuis que je vous sers j'ai vu trois fois le 東海 *Toung-hai*, Mer Orientale, transformée en 桑田 *Tang-tien*, champs de mûriers. Je viens d'aller à l'île de *Poung-lai*. L'eau est en moindre quantité que par le passé : elle a un peu diminué. Est-ce que la mer va de nouveau se changer en une colline ou une plaine ?" Fang-t'ing répondit : " La Mer Orientale va de nouveau soulever du sable (i.e., se dessécher)." Voir le *Yuan-kien-let-'han*, livre XXXVI, p. 7; cf. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, p. 148, No. 471.

## APPENDICE.

### Note sur l'examen Pô-chio 'Houng-ts'eu\*.

Le nom de cet examen, 博學鴻詞, signifie *vastes études et pompeuses expressions*. Quelque fois on le trouve abrégé sous la forme de 鴻博 'Hung-pô†.

L'institution de ce concours semble remonter fort loin car il en est déjà fait mention la dix-neuvième année 開元 *K'ai-yuan* des Tang (732) : le célèbre encyclopédiste Ma Touan-lin cite deux lettrés qui réussirent à cet examen et parvinrent à de hautes dignités : 鄭昉 *Tcheng Fong* et 陶翰 *Taô 'Han*. De nombreux hommes d'Etat et de lettres passèrent par cette filière : tels 裴度 *P'ei Tou†*, le poète 劉禹錫 *Lèou Yu-si§*, 陸贄 *Lou Tchê||*, dont les rapports sont restés des modèles de style officiel, etc.

Sous les Song, un décret de la deuxième année 紹聖 *Chao-scheng* (1095) ordonna une session du Pô-chio 'Houng-ts'eu :

\* D'après le grand ouvrage sur les études intitulé 中樞政考, l'encyclopédie 文獻通考 de Ma Touan-lin, l'encyclopédie 玉海, le petit manuel des examens 學考, etc.

† Voir mes *Instructions familières du Dr. Tchou Pô-lou*, Notice sur la vie et les œuvres du Dr. Tchou Pô-lou, p. 7, à la note.

‡ Mayers, *Manual*, No. 564.

§ Mayers, No. 423.

|| Mayers, No. 435.

mais il paraît qu'à cette époque on recherchait plus l'élégance pompeuse du style (文詞) que le vrai savoir (寔學), et les savants ne voulaient pas se présenter pour concourir. Les *Yuan* et les *Ming* ne suivirent pas les traces des dynasties précédentes à cet égard et sous leur domination il n'y eut pas de session. K'ang-hi en décréta une la 16<sup>e</sup> année de son règne (1677): cent quarante-trois candidats se présentèrent, cinquante seulement furent reçus. Les élus entrèrent au *Han-lin-yuan* et au *Neï-kò*. Un nouvel examen eut lieu la première année K'ien-loung (1736): sur cent soixante-seize candidats, quinze furent admis au *Han-lin-yuan*. Cinq, rangés dans la première classe, furent nommés 編修 *pien-sièou*, les dix autres, formant la deuxième classe, devinrent 檢討 *Hien-t'ao* et 庶吉士 *Chou-ki-che*.

Voici comment ce concours littéraire avait lieu: l'empereur lançait d'abord un décret invitant tous les mandarins de la capitale et des provinces à recommander tous ceux qu'ils connaissaient 特詔中外諸臣各舉所知,—que les candidats fussent mandarins ou non 無論已仕未仕,—puis appelait ceux-ci à la capitale 徵詣闕下. L'empereur lui-même présidait la séance, parcourait les thèses une fois celles-ci classées par deux ou trois examinateurs de mérite, puis distribuait les charges à ceux qui avaient réussi.

Sous les *Soung*, les sujets donnés étaient des 詔 décrets, 序 préfaces, 表 mémoires, 頌 éloges, 記 récits, etc. Sous K'ang-hi on demanda

un 賦 *fou*, pièce de vers irrégulière,

un 序 *siu*, préface.

un 詩 *che* pièce de vers.

Sous K'ien-loung

deux 策問 *ts'o-ouen*, interrogations,

un 賦 *fou*, pièce de vers irrégulière,

un 七言排律 *ts'i-yen-p'ai-lu*, pièce en vers de sept pieds,

un 論 *loun*, dissertation.

L'empereur *Young-tcheng*, qui, lui aussi, avait décrété une session du *Pô-chio* 'Houng-ts'eu (sa mort l'empêcha d'avoir lieu) a défini, par les termes suivants, dans son décret d'appel, celui qui est appelé à réussir à ce concours: “品行端醇 le lettré dont la conduite est honnête, 文才優贖 dont les talents littéraires sont étendus et suffisants; 杭經薛史 qui fait des canoniques son oreiller et des annales sa nourriture; 殫見洽聞 qui a une perspicacité profonde et un vaste entendement;

